

## Séquences

### Rencontre avec Pedro Almodóvar au sujet de *La Fleur de mon secret* : Le Pedro de la maturité

Emilie Marsollat

---

Pour la suite de l'enseignement du cinéma  
Numéro 185, juillet-août 1996

URI : [id.erudit.org/iderudit/49475ac](http://id.erudit.org/iderudit/49475ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN 0037-2412 (imprimé)  
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Marsollat, E. (1996). Rencontre avec Pedro Almodóvar au sujet de *La Fleur de mon secret* : Le Pedro de la maturité. *Séquences*, (185), 17–19.

---

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

comédiens, on arrive à créer des personnages, des rêves, un univers particulier. Les deux idées de scénario que j'ai en tête ne traiteront pas de la question amérindienne, mais il y aura tout de même des personnages amérindiens qui apparaîtront.

Avec *Le Silence des fusils*, vous faites un retour à la fiction après dix ans d'absence, éloignement ponctué de l'accueil plutôt froid réservé à *Équinoxe*.

Sur le coup, ça m'a fait très mal. Mais avec le temps, on s'habitue aux échecs. Dans *Équinoxe*, il y avait des personnages crédibles, de beaux paysages, une vision, mais malheureusement un scénario à peine ébauché, un petit budget, et des conditions de travail épouvantables.

Cette fois-ci, vous me semblez sûr de votre coup!

Oui, cette fois-ci, je pense que le scénario est bon et les comédiens convainquants, que l'action est là, et que la structure se tient.

#### FILMOGRAPHIE

- 1962 Les Bûcherons de la Manouane
- 1965 **La neige a fondu sur la Manicouagan**  
**Poussière sur la ville**
- 1966 **Ce soir-là, Gilles Vigneault**
- 1963 De Montréal à Manicouagan
- 1967 La Moisson  
Le Train du Labrador
- 1967-72 (films pédagogiques)
- 1968 Au-delà des murs
- 1968-72 (films publicitaires et industriels)
- 1969 **Le mépris n'aura qu'un temps**
- 1973-80 «**Chronique des Indiens du Nord-est du Québec**»  
1<sup>er</sup> volet: **CARCAJOU ET LE PÉRIL BLANC**  
- **La grande rivière**  
- **On disait que c'était notre terre**  
- **L'autre monde**  
- **Le passage des tentes aux maisons**  
- **La rivière sèche**  
2<sup>e</sup> volet: **LA TERRE DE L'HOMME**  
- **Notre terre**  
- **Campement d'hiver où est tendu le filet**  
- **L'homme de la toundra**  
- **Ethnocide délibéré?**
- 1983-84 **Mémoire battante**
- 1984-88 (80 vidéocassettes sur la culture amérindienne)
- 1986 **Équinoxe**
- 1987 Ernest Livernois photographe
- 1988-90 **La conquête de l'Amérique**
- 1991-92 **L'écho des songes/Shaman Never Die**
- 1996 **Le silence des fusils**

## Rencontre avec **Pedro Almodóvar** au sujet de **La Fleur de mon secret**



Marisa Paredes et Imanol Arias dans *La Fleur de mon secret*

En septembre dernier, Pedro Almodóvar présentait son dernier film, **La Fleur de mon secret**, en avant-première au Festival international de San Sebastian. C'est à cette occasion que nous avons vu le film et que nous avons rencontré le réalisateur.

**La Fleur de mon secret**, comme les dix précédents films du réalisateur, se passe en Espagne. Son héroïne, Léo, délaissée par son mari, est en pleine dépression. Prise entre une mère et une sœur hystériques, trompée par sa meilleure amie, elle noie son chagrin dans l'alcool et dans l'écriture de romans roses dont le dernier volume, *Douleur et Vie*, défraie la chronique madrilène. Heureusement un éditeur romantique et une femme de ménage ex-danseuse étoile sont là pour égayer le tableau.

Madrid, les femmes, la douleur, le kitsch, et des images qui évoquent la corrida: vous aurez reconnu là tous les éléments de l'univers du réalisateur. Tous? Eh bien non, justement. Au fur et à mesure que l'on avance dans le film, on se dit que quelque chose a changé. C'est bien l'Almodóvar que l'on connaît, et en même temps... Et puis le déclic! Mais, au fait, où sont passés les travestis, les bars de nuits, les ivresses du shoot et les scènes d'amour sulfureuses? Où sont passées les couleurs clinquantes des robes de Victoria Abril? Le rouge de feu des lèvres de Carmen Maura? Les strass, le cuir, le sang? Envolés?

Alors on regarde le film sous un autre œil, et on se rend compte que tout cela est là, mais en filigrane, de façon plus subtile, plus intériorisée. Comme si le célèbre cinéaste de la *movida* avait perdu de sa provocation pour atteindre une nouvelle maturité. «Si je devais caractériser rapidement la différence entre les années 80 et les années 90, explique-t-il, je dirais que dans les années 80 la frivolité était une prise de position politique (je parle surtout pour l'Espagne), et la drogue, un moyen de diversion. Aujourd'hui, la frivolité est un moyen de fuir la réalité, et la drogue, un message de destruction.» Voilà un changement de perspective qui pourrait bien expli-

quer l'évolution qui se manifeste dans son dernier film. Mais ce n'est pas aussi simple, car les facteurs sociaux ne vont pas sans les facteurs personnels: «C'est sûr que mes premiers films sont étroitement liés au début des années 80 et à tout ce que ça impliquait en libertés nouvelles. De même que mes films du milieu des années 90 appartiennent aussi à leur époque. Mais il faut également voir qu'aujourd'hui, j'ai plus de quarante ans; au début de ma carrière, j'en avais moins de trente. Les transformations dans mon cinéma correspondent aussi à différents étapes de ma vie.»

Un destin profondément lié à celui de son pays. C'est ce que semblent affirmer ces explications. Pourtant, lorsqu'on lui parle de son rôle «d'ambassadeur» d'une certaine image de l'Espagne à travers le monde, le réalisateur *décline avec véhémence cette responsabilité*. «Bien sûr, je suis tout à fait conscient de ce phénomène, répond-il, mais j'essaie de l'oublier. Je ne veux pas supporter cette responsabilité, parce que c'est probablement injuste envers la population espagnole. De l'étranger, les spectateurs ne voient que mon point de vue sur mon pays; il n'est pas complet. Et je veux continuer à écrire de la façon la plus libre possible, donc sans la pression de ce rôle.» D'ailleurs, il essaie de se détacher de plus en plus de cette importance du contexte. La preuve: dans **La Fleur de mon secret**, une partie du film se déroule dans un village de campagne, alors que jusqu'ici, les personnages d'Almodóvar ne pouvaient exister à l'extérieur de Madrid. Le cinéaste avoue même avoir plusieurs idées de films qui ne se dérouleraient plus du tout dans la capitale espagnole: «Ce serait une expérience intéressante, même si ça m'effraie encore. Mais je préfère finir d'écrire mon scénario avant d'en parler.» Nous attendrons donc.



Pedro Almodóvar

Hors du contexte, reste ce qui fait la spécificité du cinéaste. Il insiste fortement sur le caractère éminemment personnel de ses films. Quand on s'étonne de son attrait pour le cinéma américain (il dit adorer **Pulp Fiction**, et même **Sister Act**), alors que ses propres films sont si emprunts de culture latine, il rectifie aussitôt «pas latine, personnelle, juste personnelle.» D'ailleurs, c'est pour cette raison qu'il reste bien loin d'Hollywood, malgré les propositions alléchantes des *majors*: «C'est vrai que c'est tentant, admet-il, parce qu'en Europe, on a très peu d'argent. Mais on est tellement plus libre que là-bas. Je ne crois pas que ce système me corresponde. Peut-être que je pourrais y aller, mais pas chez les géants, ce serait trop dangereux, les films ne vous appartiennent plus. Moi, mes films sont ma vie, et je suis content de ne jamais avoir dit oui.»

Dans **La Fleur de mon secret**, il est question d'une histoire de plagiat, dont le coupable serait Bigas Luna. Le réalisateur se sentirait-il un peu trop imité par certains de ses compatriotes, plagié ou chef de file? «Absolument pas, répond-il. J'étais tout à fait inconscient de l'interprétation que cela pouvait susciter. J'avais besoin de cette intrigue autour de l'histoire du plagiat et d'un nom. Il n'y avait aucun sous-entendu là-dedans. Je ne

me sens ni plagié, ni suivi. de toute façon, ce ne serait pas une bonne idée de m'imiter: je fais les choses à ma façon, mais je ne les recommanderais à personne.» Nous y revoilà, à l'essentiel: Pedro Almodóvar se veut résolument libre dans son style si personnel.

Reste une question bien intrigante. Habituellement, plus un auteur s'implique personnellement dans ses œuvres, plus on y décèle des traces autobiographiques. C'est en partie pour cette raison que, la majorité des réalisateurs étant des hommes, le cinéma nous propose plus d'histoires d'hommes que de femmes. Mais pas Almodóvar. Aussi loin que l'on remonte dans sa filmographie, ses films reposent toujours sur les épaules d'héroïnes. **La Fleur de mon secret** n'échappe pas à la règle. «C'est parce que les femmes ont moins de fausses pudeurs, de peur du ridicule, explique le cinéaste. Les hommes souffrent autant, mais ne savent pas l'exprimer, ou alors c'est d'une façon très très ennuyeuse. Les femmes sont plus directes, et donc plus intéressantes pour exprimer des sentiments au cinéma.»

Est-ce dû à la présence féminine dans le rôle central? En tout cas, **La Fleur de mon secret** est un film émouvant. Plus dépouillé, plus sobre, et qui touche au cœur des sentiments tout en gardant des traces de l'humour et de l'insolence d'antan. Une évolution étonnante, qui, au risque de décevoir quelques anciens fans, pourrait bien rallier de nouveaux adeptes. On ne peut pas contenter tout le monde. C'est le prix de l'honnêteté, et Almodóvar s'en tire avec tous les honneurs.

Émilie Marsollat